Le Journal illustré

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE — N° **15**

DIMANCHE 15 AVRIL 1894

PRIX DU NUMÉRO : **15** CENTIMES

GRAVURES

Verdi. — Le Paris qui disparaît : La rue Mondétour aux Halles centrales, par **Tofani**. — *Nos illustrations de* **Pantalon rouge**, feuilleton du Petit Journal, par **Lix**. — *Le docteur Brown-Séquard.*

Le Journal illustré est mis en vente dès le vendredi matin.

ABONNEMENTS	UN AN	SIX MOIS
Paris.	6 50	3 50
Départements . .	7 50	4 »

Administration et Rédaction à Paris, hôtel du Petit Journal, *Rue Lafayette, 61.*

TEXTE

Chronique de la semaine, par **Alfred Barbou**. — *Beaux-Arts et Théâtres*, par **Charles Darcours**. — *Nos gravures*, par **Léon Kerst**. — *Deux destinées*, nouvelle (suite), par **Jacques de Garches**. — *L'utilisation des chutes du Niagara*. — *Autour du monde* (suite), par **Carcenac**. — *Losange syllabique*, par **A. Frémendity**.

LES ANNONCES SONT REÇUES AUX BUREAUX DU JOURNAL, 61, RUE LAFAYETTE
ET 15, RUE GRANGE-BATELIERE

VERDI

Gravure de MÉAULLE. — Voir l'article, page 114.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Chateaubriand disait de Rivarol, qu'il n'aimait guère : « Son esprit nuit à son talent, sa parole à sa plume. »

Que pourrait-on dire de M. Laurent Tailhade, loin, ah! si loin de Rivarol, et que l'attentat d'une brute anarchiste a failli l'autre soir arracher à ses chères poses, si ce n'est que ses attitudes nuisent à ses qualités rares?

Toute la presse commente, depuis une semaine, le cas doublement pathologique de ce jeune poète décadent, déjà grisonnant, qui ne croit pas même à ses rimes et qui, malgré les ardeurs généreuses dont son cœur est plein, assurément, en dépit de ses haineuses attaques contre quiconque chevauche sur la terre libre de la littérature, avait besoin de l'éclat d'une bombe pour se faire connaître.

M. Laurent Tailhade, élevé dans un séminaire comme Sébastien Faure, se destina longtemps à la cléricature. Fils d'un président de tribunal civil, il s'est placé volontairement au-dessus des lois humaines ou divines. Le piédestal qui lui sied, comme à Barnum, est celui du puffisme.

Que saute la terre, pourvu qu'en tire profit non sa bourse, mais sa gloire, c'est-à-dire son incommensurable vanité!

Nous ne commentons point, nous constatons.

— Je suis, a déclaré à un de nos confrères ce brillant auteur du *Pays du Mufle*, je suis un artiste..., je cherche avant tout des satisfactions esthétiques. Alors... je prends dans l'anarchie, d'une partie qui me distrait, de l'autre ce qui s'accorde avec mes théories, ce qui favorise mon égoïsme intellectuel.

— Mais, objecta notre confrère, les anarchistes prétendent s'intéresser aux malheureux, chercher à guérir la misère.

— Ceci, répondit M. Laurent Tailhade (nous citons textuellement le confrère), ceci m'est absolument égal. Je méprise le peuple, ramassis d'ivrognes, d'êtres médiocres et méchants. Le peuple, je suis convaincu d'avance de l'inanité de tous ses efforts, de l'imbécillité aveugle de tous ses mouvements. Le peuple n'a rien à faire avec les lois, sinon leur obéir! Toute révolution, d'ailleurs, commence et finit par le pochard!... Et c'est la marche vers le néant!...

— Alors, le but? Vous ne croyez pas à la réalisation du rêve anarchiste?

— Mais non, jamais. Toutes les révolutions sont inutiles et n'aboutissent qu'à des avortements. Il n'y a d'intéressant que *les gestes!*

Rivarol déjà cité était un ironiste d'autre taille. Il s'est contenté de dire, à propos des révolutions :

« Le premier coup porte sur le Dieu; le second ne frappe plus qu'un marbre insensible. »

Le premier coup de l'idiot sanguinaire qui a transformé ingénieusement en pétard le pot à fleurs de Jenny l'ouvrière, ce coup est vraiment le premier qui ait frappé un Dieu. Le reste ne comptera plus.

Son ami, l'autre poète Carrère et l'autre victime de la bande d'assassins crétins qui prétendent terroriser le monde et les bardes, Carrère l'a brossé, pour la postérité, avec des couleurs qu'il faut montrer.

« On dirait, a-t-il rythmé, chantant le frère Tailhade, on dirait un gentilhomme de l'Œil-de-Bœuf, doublé d'un poète d'Alexandrie, égaré par hasard en notre siècle bourgeois! C'est l'aristocrate le plus hautain qui soit au monde. L'amour de l'élégance et de la beauté est tel chez lui qu'il ne dînerait pas s'il avait un col un peu froissé et ne se mettrait pas à table sans avoir méticuleusement apprêté ses ongles. »

Nous n'imaginions pas que cette simple propreté, plus vulgaire peut-être que ne pensent les poètes décadents, ne fût point commune aux vagues humanités dont nous faisons partie.

Jamais, nous le jurons, l'idée ne nous est venue d'aller dîner, dans un douteux lieu même, avec un col semblable et des ongles d'une problématique blancheur. Les petits épiciers, y compris les héros de François Coppée, se lavent aujourd'hui les doigts sans que leur monte au cœur une bouffée d'orgueil. Ils ne se croient pas aristocrates pour un peu d'eau et un peu de linge.

M. Carrère, si vieux et si jeune, lui aussi, croit encore sans doute que les autres gens de lettres ressemblent toujours à Gustave Planche de feue la *Revue des Deux-Mondes*, lequel, lorsque par hasard il allait au bain, oubliait de plonger ses mains dans la baignoire, sous prétexte qu'il lisait.

La critique elle-même a fait quelques progrès, ne vous en déplaise, ô bardes!

A parler franc, cette extraordinaire faconde chez les stylistes décadents nous étonne profondément, nous autres bourgeois de lettres, qui disons simplement ce que nous avons à dire. Ces messieurs sont simplement les anarchistes des Muses. Qu'est-ce que donc en réalité, l'anarchie? On se le demande dans un concours, et l'on a répondu que les anarchistes sont les paresseux d'en bas qui regardent avec fureur les oisifs d'en haut; que l'anarchie c'est, chez les miséreux, le désir du chaos pour pêcher en eau trouble; chez les déclassés, le désir d'une apothéose et d'une bonne presse; chez les savants opulents, le désir d'un régal dans l'étude du cataclysme espéré; qu'enfin ce n'est pas une opinion, mais un refuge d'envieux, de dépités ou d'orgueilleux.

Tout est là, en effet. Mais il faut que ces messieurs en prennent leur parti : Les poètes anarchico-décadents *n'épatent* pas plus Paris que les bombistes ne l'épouvantent. Paris a tant reçu d'obus pendant le siège qu'une marmite lui fait à peine détourner la tête, et il en a tant vu passer, de poètes suffisants, qu'il se contente de leur sourire au nez.

Alfred Barbou.

BEAUX-ARTS ET THÉATRES

Rien n'attriste comme de voir des auteurs, gens de talent et d'esprit, qui ont fait maintes fois leurs preuves, se discréditer eux-mêmes par la production d'ouvrages où tout est malvenu, depuis la donnée fausse jusqu'aux détails, usés et encore prétentieux.

Tel est le cas de MM. Boucheron et Ordonneau : on ne dira pas que ces deux-là n'ont pas d'esprit, eh bien! ils viennent de donner au Gymnase le *Pèlerinage*, qui est une des plus mauvaises pièces qu'on ait jouées depuis longtemps. Nous parlons, bien entendu, des pièces de quelque importance et ayant droit à être discutées.

Le point de départ de ce *Pèlerinage* est choquant dès les premières scènes et inadmissible dès seulement qu'on le voit s'indiquer. Le comte de Montguyon et sa jeune femme s'adorent, ce qui n'empêche pas le mari de voltiger d'une façon assez peu retenue pour que sa femme en soit instruite. L'ami qui met la comtesse Lucienne au courant, est un nommé Brivolet, qui vient flirter dans le ménage, dès qu'il croit qu'un peu de grabuge pourra lui rapporter quelque chose.

A l'instigation de ce personnage, Mme de Montguyon décide de divorcer. Le mari consent, à une condition : c'est qu'en souvenir des heures heureuses qu'ils passèrent le soir de leur mariage, dans un hôtel de Fontainebleau, Lucienne reviendra tous les ans fêter l'anniversaire de ce mariage, au même lieu.

On ne voit guère quel est le mari, homme du monde et proprement élevé, qui oserait proposer à sa jeune femme un semblable marché; mais ce que l'on voit encore moins, c'est la femme — de quelque condition sociale qu'elle soit — qui, obligée de divorcer par l'indignité de son mari, accueillerait cette ignoble proposition autrement que par du mépris.

L'aberration des auteurs est telle, qu'au début de leur pièce ils ne laissent au spectateur qu'une question à se poser : de ces époux, quel va être le plus répugnant des deux? Cependant nous ne sommes pas au bout des inconvenances.

Le temps nécessaire accompli, Lucienne a épousé Brivolet. Or, où croyez-vous que celui-ci va conduire sa femme le jour de ses noces? Eh parbleu! à l'hôtel de Fontainebleau où...etc. Et les y voilà, dans la même chambre qu'autrefois, et pendant que madame fait sa toilette dans le cabinet d'à côté, Brivolet mime la façon dont elle se déshabille!

La scène nouvelle sur laquelle les auteurs ont compté est celle qui montre la nouvelle épousée retournant aux souvenirs du premier mari et repoussant le second. Mais cette scène étant forcément attendue n'a même pas l'intérêt de la surprise.

Cependant les extravagances continuent à s'amoncéler dans cette pièce inouïe, et Mme Brivolet, qui a refusé pendant deux mois d'être la femme de son mari, est toute prête à retourner à Fontainebleau, quand M. de Montguyon vient lui rappeler que la date est arrivée.

La comédie — car c'est ainsi que cette production est qualifiée — a encore plusieurs scènes. Or, voyez combien l'air ambiant de l'aberration peut enflammer les cerveaux les plus tranquilles : il ne peut plus se passer dans cette pièce que des événements invraisemblables, eh bien! ce sont précisément ceux-là qui sont prévus par le public : le couple Brivolet divorce, et le couple Montguyon se reforme.

M. Noblet s'est donné beaucoup de mal pour faire réussir ce rôle de Brivolet, et il y a réussi dans plusieurs scènes. Mlle Cerny et M. Calmettes représentent le ménage Montguyon; ils sont grivois mais peu sympathiques.

Par considération pour deux auteurs aimés, le public du Gymnase ne s'est livré à aucune manifestation contre le *Pèlerinage;* il n'en a pas moins obtenu une des plus lourdes chutes auxquelles nous ayons assisté.

Charles Darcours.

NOS GRAVURES

Verdi.

L'illustre compositeur Verdi, venant de Gênes, est arrivé à Paris la semaine dernière.

Le même jour, dans l'après-midi, il a tenu à se rendre à l'Opéra-Comique pour se mettre au courant des études de *Falstaff*. Il est arrivé à deux heures au théâtre, où il a été reçu par M. Carvalho qui lui a présenté ses interprètes.

Verdi, qui parle admirablement le français, a eu pour chacun un mot aimable, puis s'est mis immédiatement au piano et s'est occupé de son ouvrage avec les artistes.

Ce n'est que vers quatre heures que le maître italien, étonnant de verdeur malgré ses quatre-vingt-deux ans et nullement fatigué, a quitté le théâtre.

Dans la matinée, Verdi n'avait reçu personne, mais de nombreux visiteurs étaient venus déposer leur carte, entre autres et l'un des premiers, l'ambassadeur d'Italie.

Le portrait que nous publions offre un grand intérêt. La représentation de *Falstaff* à Paris doit être considérée comme un grand événement artistique.

M. Maurel a fourni sur le maître quelques détails précieux à un de nos confrères.

Il composa *Falstaff*, dont la partition compte six cents pages, en une année, sans se presser, en soignant une forte attaque d'influenza, en vaquant à ses occupations habituelles, en écrivant des musiquettes qui resteront probablement inédites jusqu'à sa mort. D'ailleurs, selon M. Maurel, *Falstaff* est une œuvre extraordinaire, c'est une musique jeune, vive, alerte, pimpante, qui fourmille d'idées originales. On dirait : « C'est un homme de trente ans qui a écrit cela! » Et pourtant c'est bien lui, Verdi, c'est-à-dire un vieillard plus qu'octogénaire.

***

Verdi assiste à toutes les répétitions de ses œuvres, et il s'y montre d'une nervosité extrême. Il va, vient, s'agite, corrige, ajoute, complète, morigène les artistes, les conseille, les guide. Très autoritaire, très tranchant, il se montre pourtant très courtois envers ses interprètes. On lui a fait une réputation de Croquemitaine qu'il ne mérite nullement. Sous ses allures un peu hautaines, il cache le caractère le plus simple, le plus liant, le plus familier. D'ailleurs il abhorre l'apparat, et quand on le supplia dernièrement de venir à Paris, il consentit à faire ce long voyage, « pour travailler et non pour se montrer ».

Le maëstro est un ennemi acharné des répétitions générales, et quand les critiques parisiens se rendirent l'an dernier à Milan pour la première de *Falstaff* ils ne purent assister aux répétitions. M. Maurel fut obligé de les réunir chez lui et de leur jouer la partition. Verdi consentira-t-il, en France, à rompre pour une fois avec ses habitudes?... C'est peu probable. Peut-être admettra-t-il les journalistes, — mais les journalistes seuls, — à la dernière répétition. Jamais il n'autorisera la direction de l'Opéra-Comique à faire de la répétition générale une « avant-première ».

***

L'auteur d'*Aïda* est considéré en Italie comme un être surnaturel; on l'y vénère comme un dieu.

Avant la représentation de *Falstaff*, le roi lui adressa un télégramme ainsi conçu : « La reine et moi, ne pouvant assister à la première de *Falstaff*, devançons par nos souhaits et notre admiration les applaudissements qui accueilleront tout à l'heure la nouvelle manifestation d'un génie inépuisable. Puissiez-vous être conservé de longues années encore à votre art, à notre affection, à la reconnaissance de l'Italie, qui, même dans les jours les plus tristes, puisa dans votre gloire de patriotiques satisfactions! » Quelques jours après, Humbert lui offrit le titre de marquis; il refusa.

Verdi est sénateur. Il ne faut pas oublier que, s'il est vénéré comme musicien, il est admiré comme homme politique. Depuis quelques années, il s'est retiré de la politique militante, mais il joua un rôle militant autrefois dans les affaires de l'Italie.

Falstaff ne sera pas la dernière manifestation de son génie. Il vient de terminer un opéra dont M. Maurel sera naturellement le principal interprète.

La rue Mondétour.

Tous nos vieux quartiers disparaissent les uns après les autres, au grand désespoir des archéologues.

Paris va perdre l'un de ses carrefours les plus vieux, récemment décrit par un historien anonyme, et qui mérite de figurer, à titre de souvenir historique, parmi les gravures du *Journal illustré*.

Ce carrefour est artistiquement intéressant; c'est pour ainsi dire le dernier qui donne vraiment la sensation du pittoresque d'autrefois.

Peu de Parisiens le connaissent et les étrangers l'ignorent. Ce n'est point là que les amenait le cicerone banal et mal stylé. C'est, pour leur curiosité, grand dommage; elle aurait eu lieu d'être satisfaite d'une pareille excursion. Nulle part ne se rencontrent aussi agréablement groupées pour le plaisir des yeux, les maisons trapues du moyen âge, la boutique à auvent où nos pères débitaient, au jour oblique des rues étroites, marchandises et denrées. L'admirable, c'est qu'en ce Paris, qui s'est transformé avec tant de frénésie, ces anciennes maisons aient été respectées. Elles demeurent, fidèles à leur agencement primitif, à peine accommodées aux plus impérieuses nécessités modernes, formant un carrefour d'une couleur unique.

Beaucoup mieux que nous ne le ferions en ces courtes notes, M. de Ménorval dirait la tradition de ces maisons qui vont disparaître.

C'est un vieux nom de notre géographie parisienne que celui de Mondétour. Guillot, au XIIIe siècle, le mentionne dans *le dit* de ses rues :

Assez près trouvai *Mondestour*
Et le carrefour de la Tour.

Sous Louis le Hutin, Gérard de Maudestour en cette rue avait pour voisins Robert le barillier, marchand de tonneaux, Adam le serrurier, Jacques Le Breton, Richard le cordier, et quelques bourgeois.

Romanesque souvenir.

Les travaux de 1845 firent disparaître un puits qui avait sa légende. Une jeune fille qui se nommait Agnès Hellebick, dont le père était en belle situation à la cour de Philippe-Auguste, chagrine d'avoir été trahie, se jeta dans le trou noir. Ce n'était point la mode de ces suicides; il causa une si profonde impression, que

la rue de la Petite-Truanderie changea son nom contre celui de la rue d'Ariadne ou du Puits-d'Amour.

Les amants firent de ce lieu un pèlerinage, ils criblèrent la margelle d'emblèmes et de devises. Trois siècles après Agnès un désespéré la voulut imiter. Mais l'amour veillait cette fois qui tendit au fiancé une corde. Il s'en tira, la vie sauve, et témoigna de sa reconnaissance en faisant remettre le puits à neuf avec cette inscription :

L'amour m'a refaict
En 1527 tout a faict.

On put lire ce distique jusque vers la fin de Louis XIV. Et même Sauvage, marchand drapier à l'angle des deux rues, jusqu'au dix-huitième siècle, trafiqua à l'enseigne du « Puits d'Amour ».

La rue n'était plus à cette époque le rendez-vous des truands, la *via mendicatrix* par excellence, mais une honnête rue où Commendat servait noces et festins.

Les frères cordonniers, première application de la vie phalanstérienne, occupaient le vieil hôtel qui porte le n° 42, où l'on voyait également une école de boulangerie qui eut pour professeurs Parmentier et Cadet de Vaux.

Chez le voisin, perruquier, l'affluence n'était pas moins grande ; il retapait les mal bâtis. Lisez plutôt son annonce dans l'Annuaire de 1787 : « Mollets postiches faits à l'aiguille par la dame Flamand, chez le perruquier. » C'était la maison de M. le commissaire de police Serreau qui eut un jour une bien grande surprise.

La vertu récompensée.

Une dame, de mœurs il est vrai fort légères, et qui habitait en cette rue, apporta au commissaire 50,000 francs trouvés au bal de l'Opéra. Le magistrat lui demanda de fixer sa récompense : elle demanda la liberté de six de ses pareilles — trait admirable, surtout si l'on songe à la concurrence.

Celui qui avait perdu la forte somme était un M. de la Vaupelière, qui fit à la jolie fille 1,000 livres de rente. La grandeur de l'abnégation avait touché le sieur Voiepierre, garde en charge du corps des épiciers, qui fit tenir à l'hétaïre, sa cliente, un pain de sucre en don. Cette munificence provoqua les jalousies de l'épicière, et les rues de la Grande-Truanderie et Mondétour retentirent longtemps des aigres propos de l'épouse devenue soupçonneuse.

Les maçons vont démolir. Il ne nous restera plus que l'image et le souvenir de la rue Mondétour et aussi de la rue Pirouette, sa voisine, également vieille et dont les dictionnaires nous donnent les noms prodigieusement différents, exemple invraisemblable de la corruption... du nom des rues des voies publiques.

Bâtie sur le fief Peyronet de Therouenne elle s'est appelée : Petonnet, Tironne, Térouenne, du Petonnet, du Perronnet, Teronnet, Teronne, Pirouet en Tiroye, en Tirou, en Therouenne, Tirouen, Therouanne, Tirouanne, Pierret de Terouenne, Pirouet en Terouène. Et enfin Pirouette, nom sous lequel elle est aussi connue que M. Coquelin cadet.

Hâtez-vous de jeter un dernier coup d'œil sur ces rues qui, débaptisées souvent, ont cependant conservé à travers les âges une physionomie si réellement originale.

DEUX DESTINÉES

Nouvelle. (*Suite.*)

Celle-ci, qui, du premier coup d'œil, avait jugé l'avaricieux campagnard, gronda entre ses dents :

— Un gêneur! Il avait bien besoin de s'embarquer pour ici, ce gros-là!

— Eh bien! mon cher baron, fit la baronne, toute guillerette, ne pensez-vous pas que votre cousin ait éprouvé là une grosse déception?

— En attendant, il s'installe.

— Pas pour longtemps.

— Il ne manquerait plus qu'une chose à notre bonheur.

— Et quoi, s'il vous plaît?

— L'arrivée soudaine de mon horrible cousine.

— Mlle Carnajolles?

— Vous l'avez nommée.

— Prenez patience, elle nous viendra.

— Que Dieu nous préserve de sa visite et de ses méchants propos.

— Dieu lui-même est impuissant à empêcher une mégère de médire.

— Et vous comptez, si elle nous tombe sur la tête, héberger aussi celle-là?

— Et pourquoi pas? Pour mon agrément!

— Vous avez des goûts dépravés, chère amie!

— Je ferai d'une pierre deux coups.

Le baron Norbert des Epinoyes, caractère facile, d'une docilité à toute épreuve, n'avait jamais su contrecarrer un désir de sa femme, surtout depuis qu'elle souffrait. D'humeur mélancolique, — la sachant condamnée d'avance, — en dépit des soins les plus raffinés, des ménagements les plus exquis, il promenait avec lui une tristesse morne que les plaisanteries de la baronne étaient seules capables de dissiper.

L'âpreté au gain de ses parents à lui, et notamment du cousin Berneux et de la cousine Anastasie le chagrinaient au point de le rendre sombrement misanthrope.

Eh quoi! posséder en tout et pour tout un cousin et une cousine, tous deux riches à même de vivre aisément et largement, et constater qu'ils ne s'inquiètent de vous que pour guetter l'heure propice à laquelle ils seront envoyés en possession de vos biens!

« C'est la vie! » a proclamé le philosophe.

Triste vie, il faut l'avouer, que celle où on se sent épié sans cesse par *le hoir le plus proche habile à vous succéder*, comme dit le Code, ainsi qu'un voyageur que le bandit tient en joue au bout du canon de son espingole.

La baronne s'amusait, de bon cœur, des transes de son mari, et, par une bizarre anomalie, c'était toujours elle, la malade, qui relevait son moral à lui, l'homme robuste et valide.

Tandis que le cousin Berneux se laissait servir par Rosalie, comme un pacha par un esclave, se laissait retirer ses souliers, son ulster, et de ce allégé, procédait à une toilette sommaire aux frais du baron, dont il ne ménageait ni l'eau de Cologne, ni le savon fin, la baronne Andrée continuait à sourire, tandis que le baron Norbert, peiné pour elle du peu de savoir-vivre des siens, déchiquetait du bout des doigts un pied de rosier dont il abîmait les feuilles une à une.

— Pourquoi meurtrir cette pauvre plante? railla la baronne. Eh! parbleu! Je vous devine; vous êtes énervé, et, pour vous consoler, vous passez votre colère sur mes rosiers; vous jouez les Tarquins bourgeois. Que n'ai-je à vous offrir un plant de pavots; vous en abattriez les têtes et vous vous imagineriez avoir fait bonne et prompte justice de tous les Berneux du monde.

— Riez bien, baronne, riez bien! Et, tandis que vous narguez, qui sait si ma très aimable et très bienveillante cousine, Anastasie Carnajolles, ne prend pas, elle aussi, son billet pour Paris?

— Quand cela serait...

— Vous ne vivriez plus!

— Détrompez-vous : il ne me déplairait pas de transformer pour quelques jours « Ma Villa » en un musée des curiosités du siècle, en une ménagerie même : car, ces deux êtres-là ne manqueraient pas de s'entre-dévorer à bref délai.

— Ouf! quel débarras!

Rosalie vint couper court à ce marivaudage par la formule :

— Madame est servie.

La baronne, s'appuyant au bras que lui tendait galamment le baron, entra avec lui dans la salle à manger où le cousin Berneux les attendait déjà, son verre plein jusqu'au bord et la serviette au cou.

— Vous m'excuserez, bafouilla-t-il, la bouche pleine; mais, je mourais de faim, et, ma foi!...

— Vous êtes ici en famille, cousin, insinua Mme des Epinoyes.

— C'est ce que j'ai pensé, pas vrai? Où il y a de la gêne il ne saurait y avoir d'agrément.

— Usez de tout, cousin, comme à Uzerches, insista la baronne.

— J'en use, riposta Berneux, tendant au baron son verre déjà vide, pour qu'on le lui remplît.

Le déjeuner se poursuivit et s'acheva de la sorte, Berneux mangeant comme un goinfre, se comportant comme un goujat, au mépris absolu de toutes les règles du savoir-vivre, la baronne le gouaillant doucement, avec une patience angélique, et le baron assistant à ce spectacle, presque sans souffler mot, mais les yeux gonflés de larmes contenues et souffrant cruellement du ridicule grossier et égoïste du sien parent.

Comme la bonne servait le café dans le jardin, le timbre de la grille d'entrée tinta de nouveau.

— Cristi! grogna le provincial, comme si c'eût été lui le maître de céans, qui diable vient troubler notre digestion?

— Madame, fit Rosalie, accourant en hâte, c'est une dame!

— Une dame! répéta Berneux, eh bien! là, vrai! il ne nous manquait plus que ça!

— Je vous ferai remarquer, cousin, déclara la baronne, que vous êtes peu galant pour le beau sexe.

— Oh! beau, beau, pas toujours. C'est l'exception même! répondit Berneux. Ainsi, à Uzerches, par exemple, pour ne vous citer que la cousine Carnajolles, eh bien! évidemment...

— Poussez ferme, insista la baronne, la cousine Carnajolles...?

— La cousine ne passera jamais pour une beauté! Imaginez un grand mât de cocagne, si grand qu'il oscille constamment au moindre vent, surmonté d'une tête de chouette; les pieds, je les passe sous silence, pour ne pas en dire de mal...

— Le reste, cousin, affirma la baronne, est suffisamment décrit et assaisonné par le sel de votre esprit.

— Mille grâces, baronne, riposta Berneux ébauchant une révérence.

— Seulement, jetez vos pinceaux, conclut le baron Norbert, trêve au portrait, voici venir l'original!

— Oh! pas possible! pas poss..., balbutia Berneux, dont les cheveux se hérissèrent, en face d'Anastasie Carnajolles, comme ceux de Macbeth, en face des sorcières.

Calme, flegmatique, plantant droit son regard d'aigle dans celui de ses parents, Anastasie effectuait, en effet, son entrée.

— Je vous dérange? interrogea-t-elle, la voix sifflante et sa physionomie mauvaise marquée d'un rictus haineux.

— Pas le moins du monde, cousine, s'écria la baronne; avez-vous déjeuné?

— Je pourrais répondre « oui », si je savais vivre; mais, je ne suis pas une Parisienne, moi; je ne suis qu'une provinciale, une simple provinciale; et comme je suis malhabile à user de longs tours de phrases et de circonlocutions, je vous l'avouerai : je meurs de faim. Et voilà!

— Rosalie, commanda le baron, servez à déjeuner à la cousine.

— J'y cours, monsieur, soupira la bonne, résignée; j'y cours.

Mais à son à-part, elle ajouta :

— Et de deux! Un rat et une souris dans le fromage! Si ça continue, ils auront tôt dévoré toute la maison!

Les propos aigre-doux ne tardèrent pas. Berneux et Anastasie avaient les dents pointues et aiguisées tant pour la discussion que pour l'appétit. Cela commença par des coups d'épingles de la vieille fille à l'adresse du vieux garçon :

— Ah! vous avez de bonnes jambes, mon cher monsieur Berneux; mais vous aviez sans doute à votre carrosse un cheval meilleur encore, pour m'avoir devancée d'une heure un quart chez les cousins.

— Vous ne voudriez pas, mademoiselle, que je fusse venu à pied, *pedibus cum jambis*, de la gare d'Orléans, c'est-à-dire du quai de Bercy jusqu'à Neuilly!

— C'eût été une fière prouesse!

— Merci! je n'ai pas à mes pieds les bottes de sept lieues.

— En revanche, vous ressemblez à l'Ogre par d'autres côtés! Votre appétit. .

— Allez-vous me reprocher de trop manger, maintenant? Ce n'est pas vous qui régalez, que je sache! Et puis, dites donc! En voyage, comme à la guerre, chacun se débrouille!

— Je ne vous ai pas prié de vous occuper de moi; j'eusse craint de vous épouvanter : pareille corvée...

— Vous avez prononcé le mot juste. Oui, certes, c'eût été pour moi une corvée, grâce à votre amabilité de notoriété publique. Pas une femme, la cousine, un porc-épic!

— Et vous un hérisson!

— C'est de la même famille, comme vous et moi, d'abord. Et puis, vous avez filé en cachette, en catimini, parfaitement, espérant bien me devancer auprès de nos cousin et cousine. Vous avez mijoté : « Je m'esquiverai d'Uzerches, incognito, sans que Berneux le soupçonne, et je viendrai, moi première, le démolir auprès de M. et Mme des Epinoyes! »

— Pour supposer pareilles infamies, monsieur, il faut être capable ..!

— Allons, allons, mes chers parents, intervint la baronne Andrée, suffisamment divertie par cette escarmouche, qu'elle appréhendait de voir dégénérer en bataille rangée. Trêve aux querelles de partis; je réclame l'honneur d'être proclamée médiatrice et d'interposer entre vous mon autorité toute cordiale d'amphitryonne.

Les deux ennemis se le tinrent pour dit et rentrèrent leurs ongles.

Après une courte pause, Anastasie, très féline, reprit en façon de madrigal :

— Mais n'ai-je pas omis de demander des nouvelles d'elle-même à la cousine?

— Je vous évite cette peine, répondit la baronne, il n'y a de moi aucune nouvelle à demander. Je suis presque radicalement guérie de mes malaises, de mes faiblesses. Vous le voyez, j'ai signé avec la vie un nouveau bail.

— Ah! alors, tant mieux! tant mieux! ricana Anastasie, d'un air très désappointé et déconfit.

Elle échangea un regard en dessous avec Berneux qui, entre ses dents, lui lança un « kiss, kiss » triomphant et signifiant pour lui :

— Non, non, tu n'hériteras pas encore, vieille avaricieuse, pas plus que moi! Et, d'ailleurs, le cas échéant, si quelque catastrophe inattendue survenait, je te surveillerais, je te tiendrais au doigt et à l'œil.

Que bien, que mal, la journée s'acheva.

Mlle Carnajolles, ayant déjeuné d'aussi succulent appétit que le cousin Berneux, cessa d'être agressive. Quelques couleurs apparurent sur sa face jaunie et, de son mieux, elle écarta vers ses oreilles les coins de sa bouche pincée, pour fignoler un sourire, lequel, en dépit d'elle, ressemblait à un grincement de dents.

— Rosalie, dit soudain la baronne à la bonne, tandis qu'elle achevait de desservir, après le dîner, appelez Joseph, qu'il attelle le petit break!

La bonne s'inclina et sortit.

— Oui, mes amis, acheva la baronne, j'ai pensé qu'un tour au Bois, par cette belle soirée, ne serait pas pour vous déplaire. Dans un quart d'heure, je vous y emmène.

— Ne craignez-vous pas la fraîcheur, ma chère amie? demanda le baron; elle est sournoise. Couvrez-vous bien les épaules. Rosalie vous descendra, d'ailleurs, ce qu'il vous faut.

— Rassurez-vous, riposta Andrée, réellement enhardie par la présence des deux provinciaux, je ne me suis jamais sentie si gaillarde!

— Soit! acquiesça Norbert, à la fois heureux et préoccupé de cette témérité.

Pendant toute la durée de la promenade, le cousin et la cousine continuèrent à s'observer, sans échanger une parole.

— Ah! pensaient-ils à l'unisson, si notre parente de Paris pouvait attraper un bon chaud et froid,

LE JOURNAL ILLUSTRÉ

PRIX : 15 CENTIMES — Nº 15 — 15 AVRIL 1894

PARIS QUI DISPARAIT — LA RUE MONDÉTOUR, AUX HALLES CENTRALES

Dessin de Tofani. — Gravure de Méaulle. — Voir l'article, page 114.

suivi de bronchite aiguë, et y laisser ses os, assurément elle eût été bien inspirée en se mêlant de sortir ce soir.

Et, dans leurs rêves éthérés, ils assistaient déjà aux convoi, service et enterrement de la baronne, puis à ceux du baron; enfin, à l'ouverture du testament qui les instituerait seuls et uniques héritiers.

Comme on rentrait à «Ma Villa », vers dix heures du soir, Andrée eut une légère quinte de toux. D'instinct, Berneux et Anastasie se sentirent les coudes : Diable! Serait-ce déjà le prélude du chant du cygne? Car, elle ne se portait pas si bien qu'elle l'affirmait, la baronne. Elle voulait les jouer; mais, minute, ils y regarderaient de près.

Les deux provinciaux, qui se détestaient sincèrement, au fond, se ralliaient d'emblée, en face de l'ennemi commun, de leur future proie, quitte à s'entre-déchirer, quand sonnerait l'heure macabre du partage des dépouilles.

— Ma chère amie, hasarda timidement le baron Norbert, vous avez agi un peu bien légèrement en provoquant cette sortie tardive; craignez la rechute et, au plus tôt reposez-vous; je vais vous conduire dans votre chambre.

— Merci, mon ami, refusa la baronne, je préfère coucher au rez-de-chaussée, dans la lingerie.

— Quelle idée!

— Eh! Oui! Ne vas pas taxer cette idée d'idée de... malade? Un simple caprice d'enfant, de vieil enfant. Cela me semblera bon de dormir plus près du jardin, dont les senteurs me parviendront plus vite, dès le réveil, et où je serai toute descendue, demain matin.

Le baron acquiesça à la requête d'Andrée; et, prenant congé d'elle et de ses hôtes, monta au premier, non sans une certaine appréhension. A son idée, à lui, la baronne se surmenait et, tôt ou tard, paierait cet effort exagéré.

Il était environ une heure du matin quand le baron, qui ne dormait que d'un œil, inquiet, énervé, surexcité par les scènes de la veille, crut entendre comme un soupir ou, tout au moins, le bruit d'une respiration haletante, venant du rez-de-chaussée.

Andrée serait-elle plus mal?

Précipitamment Norbert s'habilla, dégringola l'escalier, ouvrit la porte de la lingerie. A la clarté pâle et vacillante de la veilleuse, il découvrit un spectacle qui le glaça d'effroi. Andrée gisait au pied de son lit, sans connaissance. Il se pencha sur elle, posa la main sur son cœur; les battements en étaient imperceptibles. Dieux! que faire? S'il prévenait la cousine Anastasie... ?

Inutile : celle-ci, au bruit produit par le baron en descendant au rez-de-chaussée, était accourue et, larmoyant hypocritement, les mains jointes, marmottant tout bas des « Jésus-Maria! » se glissait dans la lingerie à la suite du baron.

— Qu'y a-t-il? questionna-t-elle, un malheur?

— Rien, non, ce n'est rien! riposta Norbert, affectant une fermeté qu'il ne possédait pas; une simple crise; mais, je cours chercher le docteur et, dans trois quarts d'heure au plus, je serai là.

« Pendant ce temps, cousine, veuillez demeurer auprès de ma chère femme et l'aider à se remettre sur son lit si elle venait à reprendre connaissance, Moi, je cours chez le médecin!

— Un médecin? interrogea la cousine Carnajolles, un médecin? Un prêtre bien plutôt!

— Etes-vous folle! Un prêtre! Mais, Andrée n'est pas à l'article de la mort, Dieu merci! Elle est sujette à des syncopes plus ou moins prolongées; quelques piqûres de morphine la remettront d'aplomb et... mais, je bavarde! à bientôt, cousine, à bientôt!

Et, s'élançant dans la rue par la petite porte du jardin, il disparut.

La demoiselle Carnajolles contemplait avec un étrange regard le corps de celle qui gisait à ses pieds, blanche et insensible ainsi qu'un cadavre, quand elle crut ouïr des pas dans l'escalier; elle prêta l'oreille. Rien : elle se trompait. Ouf! Voyez-vous cela? Est-ce que ce damné Berneux se serait avisé de s'éveiller et de venir à la rescousse? Non! Jésus-Dieu! Elle seule aurait le mérite d'avoir secouru la cousine; elle seule serait remerciée et... avantagée peut-être, en raison de son zèle cru désintéressé.

Elle s'approcha craintivement d'Andrée. Celle-ci n'avait pas bougé. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli. La syncope était complète : une sorte de léthargie. Anastasie trembla tout d'abord; superstitieuse de sa nature, elle s'avouait peu rassurée, auprès de ce corps rigide. Mais, l'intérêt reprenant le dessus, elle jeta tout autour d'elle un regard circonspect :

— Eh! mais, bégaya-t-elle, c'est la lingerie ici? Belle pièce, beaucoup d'armoires! Et les clés à toutes les serrures! Personne ne me voit. Un coup d'œil ne peut m'être imputé à crime? En somme, tout ce linge-là sera mon bien à moi, par partie, un jour! j'anticipe seulement.

La conscience pleinement calmée par ce bref monologue, elle glissa vers le premier panneau, fit jouer la clé, tira vers elle le battant :

— Peste! admira-t-elle, six paires de drap et des plus fins.

Ses doigts longs et connaisseurs tâtaient l'étoffe. Plus osée, elle glissa les mains sous la première paire, la souleva et vint la poser sur une table, à côté de la veilleuse. Là, tranquille comme une employée à son rayon, elle la déplia, la soupesa, vérifia l'épaisseur de la toile, admira le chiffre brodé aux coins.

— Ah! quelle chance, pensa-t-elle... A... Andrée, Anastasie, les mêmes initiales! Ces draps-là ne peuvent tomber que dans mon lot! Si j'étais sûre même que personne ne me soupçonnât, par cette nuit silencieuse, je fourrerais cette paire de draps dans mon peignoir, et de là, dans ma valise et, ma foi...

Joignant le geste à la parole, elle s'empressait déjà de tasser l'étoffe de son mieux, afin qu'elle occupât le moins de volume possible, quand une main ferme s'abattit sur son épaule osseuse.

— Haïe! glapit Anastasie.

— Je vous y prends, honnête cousine, ricana Berneux.

— Vous me prenez, vous me prenez... au dépourvu, certes, répliqua Anastasie, cherchant à se débrouiller.

— Ne jouons pas sur les mots, ou plutôt, si : je vous surprends dans de beaux draps, hein?

— Une pareille accusation, monsieur!... Et vous? que venez-vous chercher ici?

— Vous-même! je viens vous rappeler qu'il ne sied pas à une femme de votre vertu de venir fourrager, la nuit, dans la garde-robe d'une malade...

— D'une malade qui ressemble bien à une morte, cousin Berneux!

Et la cousine Carnajolles, rampant d'un pas, découvrit aux yeux du cohéritier présomptif le corps rigide d'Andrée.

Berneux recula.

— Est-ce que... déjà? questionna-t-il.

— Non. Pas encore, articula Anastasie, mais, ces syncopes-là deviendront de plus en plus fréquentes et... après...

— A quand la dernière? soupira Berneux.

— Le plus tôt possible.

— Et le cousin?

— Parti, il y a une demi-heure, en quête d'un médecin!

— Il fallait lui conseiller un prêtre. Le prêtre n'eût fait que de lui donner les sacrements, tandis que le médecin...

— Peut la sauver, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Bast! Il y a des médecins si maladroits!

Tous deux chuchotèrent un instant; puis, échangeant une poignée de mains, en signe d'alliance offensive et défensive :

— Tenons-nous bien, murmurèrent-ils, et jouons serré.

Prudemment, Anastasie replaça les draps dans l'armoire, que Berneux referma. Il était temps : Norbert rentrait, accompagné du docteur.

Aussitôt, le cousin et la cousine, après un salut, à peine ébauché, se retirèrent vers la porte qui donnait sur l'escalier.

— La malade n'a pas bougé, leur demanda le docteur; vous l'avez laissée telle que vous l'avez trouvée?

— Oui, oui, docteur, répliquèrent-ils, la bouche sèche, anxieux.

(*A suivre.*)

Jacques de Garches.

L'UTILISATION DES CHUTES DU NIAGARA

La recherche de la transmission des forces à distance fait de jour en jour des progrès. En attendant que soit résolu définitivement ce problème, il est intéressant de rappeler une étude consacrée jadis par M. Gluck à l'utilisation des forces du Niagara.

Les détails de cette entreprise sont des plus curieux.

S'appeler Sa Majesté le Niagara (car en Sioux, Niagara veut dire Roi des Eaux), être la merveille incontestée de notre globe terrestre, et se voir, un beau jour, asservir par l'homme, ce pygmée; se voir domestiquer par lui, au point d'être obligé de détourner de leur cours les flots mugissants, pour faire tourner à sa volonté un tas de mécaniques de son invention, machines à filer le coton, à triturer la pâte de papier, à tisser les étoffes, à fabriquer du métal, etc., etc.

Eh bien! franchement, c'est le cas de le dire : quelle chute!

Bien mieux, quand dans quelques années, ces rives, à demi habitées aujourd'hui, seront devenues la ville immense (*Cataract City*) que l'on projette, alors on verra sans doute au coin des carrefours tumultueux, comme à New-York, ces petites machines mues par un courant d'eau, qui, pour deux sous, brossent et lustrent vos chaussures; de sorte qu'en s'asseyant sur le fauteuil de bois qui fait face à la mécanique, le premier venu pourra s'écrier avec orgueil et vérité : Niagara, roi des flots, merveille du monde, cire-moi mes bottes!

C'est ainsi qu'une foule d'idées fantasques me traversaient l'esprit, l'autre soir, en sortant de la très intéressante conférence de la Société des ingénieurs civils, dans laquelle M. Vigreux et M. Hillairet, deux noms connus, nous ont expliqué de la plus savante façon les projets d'utilisation industrielle de ces chutes célèbres.

Car il n'y a pas à dire : aujourd'hui le Niagara est devenu la proie, la chose de nos modernes ingénieurs, et cette force majestueuse, que la nature avait placée là dans l'immensité déserte, ce tonnerre dont on entend les roulements à 70 kilomètres à la ronde, tout cela va devenir un docile instrument dans la main du maître : qu'on en juge.

La chute du Niagara représente une force de dix-sept millions de chevaux-vapeur à peu près. C'est l'équivalent de plus du tiers de toutes les forces vapeur réunies du monde entier! C'est l'équivalent presque exact de toutes nos forces hydrauliques, fleuves et rivières, de France, en supposant que lesdits cours d'eau arrivent sans vitesse à la mer, c'est-à-dire après s'être transformés en force pendant leur parcours.

Il y a quelques années, deux puissantes sociétés se sont fondées là-bas, pour la mise en coupe réglée des chutes du Niagara : en réalité, elles se sont fondues en une seule.

Le capital, colossal, a été vite souscrit : il sera de 100 millions.

Le plan une fois adopté, la première chose à faire était l'achat rapide des terrains qui avoisinent la chute. Là, il fallait procéder avec décision, brutalement et sûrement. Voici comment on s'y est pris.

La Société de la « Cataract Construction Company » a pour chef un homme du plus haut mérite, M. Adams, qui est déjà directeur de plusieurs sociétés industrielles, et en particulier du chemin de fer du Niagara; cela ne lui a pas été inutile, comme on va le voir.

***

Tout d'abord, la Compagnie a commencé par faire établir un plan cadastral, minutieusement exact, de toutes les propriétés riveraines de la chute sur le côté droit américain, car on sait que le côté gauche est territoire canadien. Ce côté gauche est le côté pittoresque; l'autre, celui américain, n'offre rien d'intéressant, sauf l'île de Goat-Island, avec son jardin surplombant l'abîme.

Lorsque ce plan cadastral eut été minutieusement relevé, M. Adams fit chauffer à New-York, certain soir, un train spécial à destination de Niagara, et, dans ce train, fit monter mystérieusement trois cents notaires, doublés de trois cents greffiers, portant des sacs pleins de dollars et des portefeuilles bourrés de billets de banque.

Ce train de notaires, comme on n'en avait jamais vu, arriva le matin suivant à Niagara. Chaque notaire était muni du fameux plan et savait d'avance chez quel propriétaire il devait se rendre en sautant de wagon.

Aussi arriva-t-il de cette façon que ce matin-là, pour ainsi dire, à *la même minute*, nos trois cents notaires tombèrent à l'improviste chez trois cents propriétaires différents qui n'attendaient point leur visite.

Sans qu'ils aient eu le temps de se consulter entre eux, on leur proposa l'achat de leur terrain, on leur présenta un contrat en règle, tout préparé, prêt à signer, et, ce qui était le plus important, on déposa sur table l'or et les billets de banque du marché; c'était irrésistible, et presque tout le monde signa et palpa, sans se douter de rien.

Les terrains ont été ainsi achetés au prix de 3,800 francs environ l'hectare, dans une même matinée : il faut ajouter que, dans l'après-midi de ce jour mémorable, les hectares demeurés libres atteignaient le prix de 25,000 francs. Les propriétaires absents de chez eux, ce matin-là, avaient eu une fière chance!

Que dites-vous de cette façon de procéder? Et ce train des trois cents notaires, quel joli motif d'opérette!

Mais ce n'est pas tout : un concurrent pouvait s'emparer du côté gauche de la rivière et gêner la société Adams en établissant une autre usine monstre sur la rive canadienne.

On est yankee ou on ne l'est pas.

Au moment où opéraient les trois cents notaires, la société signait un traité avec le gouvernement canadien et s'obligeait à lui payer pendant trente ans, à la condition expresse qu'il ne laisserait point s'établir de concurrent sur sa rive, des annuités variant, par progression continue de 125,000 à 175,000 francs. A partir de ce jour-là, le Niagara tout entier appartenait à M. Adams.

Parlez-moi de faire des affaires de cette façon-là!

***

Lorsque les terrains furent *dans le sac*, on passa à la seconde phase de l'affaire : l'étude des moyens, pour en tirer parti.

La Compagnie établit un cahier des charges et fit alors appel aux ingénieurs du monde entier qui furent invités à envoyer leurs projets d'exécution.

Un jury international fut formé dans le but de juger tous les projets soumis; jury très imposant, d'ailleurs, et dont voici les cinq membres : M. Thomson, anglais; M. Sellers, américain; M. Turrettini, suisse; notre savant Mascart, de Paris; enfin, M. Unwin, anglais, comme secrétaire. Pas d'Allemand!

Quarante ingénieurs, de tous les pays du monde, envoyèrent quarante mémoires; quatorze seulement furent pris en considération par le jury international. Parmi ces quatorze projets, deux étaient français : ceux de M. Vigreux, associé de la Compagnie Rothschild, et de M. Hillairet, le constructeur électricien connu.

Le lendemain de la décision du jury de Londres, ces messieurs recevaient un aimable chèque de 10,000 francs pour les remercier de leurs soins et peines.

Comme on voit, les Yankees font bien les choses.

Dans ce concours, il n'y avait point eu, à vrai dire, de *premier prix* : toutefois, le travail présenté par MM. Faesch et Picard, de Genève, avait obtenu la plus haute cote, puisque le chèque de ces messieurs était de 17,500 francs, au lieu de 10,000.

M. Turrettini doit être un savant doublé d'un avocat; il a soutenu joliment ses compatriotes, car c'est décidément le projet genevois qui va être aujourd'hui suivi pour l'utilisation industrielle des chutes du Niagara.

Ai-je besoin d'ajouter que, malgré cela, toutes les machines seront fabriquées en Amérique? C'est supernu, n'est-ce pas? Nous sommes bien sûrs, d'avance, de ne jamais vendre aux Américains une seule de nos machines!

Maintenant, un mot sur le système qui sera employé.

Et d'abord, un avertissement aux âmes sensibles ou artistes :

Sur les 17 millions de chevaux que représente le Niagara, M. Adams, pour le moment, compte bien n'en prendre que 150,000. C'est à peine un pour cent.

Par conséquent, c'est insignifiant et la majesté extérieure du Roi des flots n'en sera nullement endommagée. Vous pourrez aller voir l'an prochain les

Niagara Falls, et vous ne vous apercevrez pas du tout de M. Adams et de ses 150,000 chevaux. Plus tard, je ne dis pas.

***

Le moteur employé sera la turbine : un canal de dérivation creusé en amont des chutes amènera l'eau dans des puits au fond desquels tourneront les turbines : la hauteur de chute sera d'environ 42 mètres.

Des arbres en tôle d'acier de 45 mètres de hauteur activeront à fleur de sol, en guise de couronnes triomphales, des machines dynamos, tournant de 250 à 300 tours par minute, et distribuant la force dans des appareils de 5,000 chevaux chacun : ce seront des machines à courants continus et à voltage modéré, pour éviter tous les accidents possibles. La société louera sa force motrice à un prix qui, certes, n'a rien d'exagéré : 20 dollars (105 francs) par cheval et par an, pour des petites forces de 300 à 3,000 chevaux; et 10 dollars (52 fr. 50) par cheval et par an pour des forces de 3,000 chevaux et au-dessus.

On a répété souvent que les Américains voulaient faire servir le Niagara à une foule de choses baroques, produites à des distances inimaginables. Coupons les ailes à ce canard. M. Adams est un sceptique et un prudent; il a acheté, avec ses trois cents notaires, 600 hectares immédiatement voisins et riverains des chutes : là, il est maintenant le maître.

Sur ce vaste terrain, il compte établir un centre industriel de la plus grande importance; et, pour le moment du moins, il se contentera de fournir à ce groupe centralisé toute la force électro-motrice dont il aura besoin.

Avec 150,000 chevaux-vapeur, on fait déjà bien des choses!

Lorsque la nouvelle ville industrielle sera créée, aménagée et outillée, M. Adams fera établir un *petit* boulevard bitumé de 32 kilomètres de long en ligne droite (quelle jolie piste pour les vélocipédistes), jusqu'à Buffalo, avec tramways aériens dont les pylônes espacés de 100 mètres supporteront les portes conductrices de l'électricité. Ce jour-là, toutes les cuisines de la ville de Buffalo pourront faire cuire leurs côtelettes avec la chute du Niagara.

Lorsque cela sera fait, M. Adams pourra, comme il le voudra, augmenter son rayon d'action, puisqu'il a à sa disposition dix-sept millions de chevaux-vapeur et qu'il peut mettre le Niagara à sec, s'il en trouve l'emploi.

AUTOUR DU MONDE

Notes et croquis (suite).

Le rapport du lieutenant Doane excita au plus haut point l'intérêt du gouvernement et de la population, et immédiatement ordre fut donné au chef du Service géologique des Etats, M. le Dr Hayden, de faire une étude nouvelle et complète de la Vallée merveilleuse.

La relation du savant docteur ne fut que la confirmation, revue et augmentée, de celle de l'officier. Et le 1er mars 1872, par une loi spéciale, le Congrès déclara la vallée de la Yellowstone « Parc national réservé à l'usage du peuple américain et placé sous l'administration directe du secrétaire de l'Intérieur avec mission pour celui-ci de prendre toutes les mesures de conservation et d'aménagement jugées nécessaires », mesures qui se traduisirent immédiatement par la défense expresse de se fixer dans cette région, d'y chasser, d'y exploiter les terres, bref de déranger en aucune façon la disposition naturelle des lieux.

Pendant plusieurs années, les difficultés d'accès ne permirent guère au peuple américain de jouir du splendide cadeau du gouvernement, et ce ne fut que lorsque le chemin de fer du Nord-Pacifique eut escaladé la chaîne des montagnes Rocheuses que le Parc National commença à mériter son titre. Aujourd'hui on s'y rend aussi facilement que nous allons en Suisse, et à meilleur compte.

***

L'hôtel du Mammouth, où nous dépose notre *coach*, dépôt central des visiteurs du Parc, tire son nom, non pas de la découverte en cette région de quelque animal fossile, comme on serait porté à croire, mais des sources thermales qui l'avoisinent, sources extraordinaires qui, par leur volume et leur disposition, forment un des plus merveilleux spécimens d'architecture naturelle qu'il soit possible de voir.

Qu'on se figure une immense montagne de marbre et d'albâtre, non pas droite et unie, mais coupée de la base au sommet par une série d'étages figurant les marches d'un escalier gigantesque, et chacune de ces marches se composant de tout un système de vasques à demi circulaires, de toutes les grandeurs et toujours de la forme la plus gracieuse, élégamment reliées entre elles et laissant échapper une eau claire et limpide comme le cristal.

Vu à distance, ce splendide escalier de Neptune est d'une blancheur éblouissante et semble fait du marbre le plus pur. De près, la couleur change, mais l'effet n'en est que plus admirable.

Chaque vasque est ornée de dentelures, de festons, de guirlandes, de colliers. d'un travail si *fini* et si délicat qu'on le dirait exécuté par le plus habile ciseleur; et en même temps ces ornements présentent les teintes les plus brillantes, les nuances les plus variées, les tons les plus éclatants. C'est la plus grande orgie des couleurs, la gamme universelle des tons, allant du vert au rouge, du jaune au bleu, du violet à l'orange, en passant par toutes les gradations, et l'on comprend aisément qu'en les voyant les coureurs des bois aient cru à quelque fantastique amoncellement de gemmes, à un ruissellement de pierres précieuses.

Un sentier soigneusement entretenu grimpe le long de cette étrange rivière jusqu'au sommet de la montagne. A mesure qu'on monte et qu'on se rapproche par conséquent des sources, les vasques se rétrécissent et l'eau devient plus chaude. Mais elle conserve toujours son extraordinaire limpidité, cette eau magique qui a le pouvoir de fabriquer de si merveilleux ornements; car c'est à l'eau seule, surchargée de calcaires et de silicates, qu'est dû ce magnifique et gigantesque travail.

Sur le plateau supérieur d'où émergent les sources, le sol est recouvert de plaques blanches et multicolores formant comme une immense carapace. Partout où il est tombé une goutte d'eau, il est resté une larme de marbre.

De-ci de-là, se dressent des huttes de pierre, ruches colossales, autour desquelles d'innombrables crevasses laissent fuser des jets de vapeur. Ce sont d'anciennes sources où la formation des dépôts a été trop active. Sous la trop faible poussée de l'eau, la margelle a grandi trop vite, et s'élevant sans cesse en rapprochant ses bords, a fini par se fermer complètement, murant la source et l'obligeant à chercher une autre issue.

Le spectacle ici est tout aussi beau qu'en bas. Ce sont les mêmes vasques, mais plus profondes et placées côte à côte au lieu d'être superposées. Leur ornementation est tout aussi exquise, tout aussi délicate. Peut-être même les couleurs sont-elles ici plus variées, les tons plus brillants. Certains bassins semblent tapissés d'un corail éclatant; d'autres, par les énormes cristaux de soufre qu'ils renferment, semblent rouler des blocs d'or pur. Ici, c'est un fond d'émeraudes; là, de turquoises; plus loin, de rubis, de saphirs, etc... On dirait quelque monstrueuse palette de Titan.

***

Au milieu de ces merveilles, nous ne perdions pas de vue Hubert, cause première, cause unique de notre présence dans le Wonderland.

A son entrain, à sa liberté d'esprit, à son enthousiasme, nous nous prenions, Desprez et moi, à croire que l'opium était bien loin de sa pensée, que nos craintes étaient chimériques et que la guérison était déjà complète.

Hélas! notre espoir ne fut pas de longue durée. A notre retour à l'hôtel, sans souci de l'heure du dîner, il se réfugia dans sa chambre et, sourd à nos observations, procéda avec une véritable fièvre à l'installation de sa fumerie.

Cette fois, soit hasard, soit adresse, il réussit mieux ses pipes, et une demi-heure après, il vagabondait dans le pays des rêves.

— Il n'y a plus à hésiter, me dit Desprez à l'oreille. Il faut lui chiper son appareil. Du diable s'il en découvre un autre à cent lieues à la ronde.

En une minute, avec une adresse de cambrioleurs, nous avions fait disparaître dans nos poches les nombreux ustensiles de la fumerie, et nous sortions de l'hôtel afin d'accomplir en toute liberté notre œuvre de destruction.

— Et surtout, ajouta Desprez, gardons-nous bien de les jeter dans quelque cratère. Dans ce pays-ci, les volcans rendent les objets qu'on leur confie.

La gasconnade me parut si forte que je haussai les épaules sans répondre.

— Vous ne me croyez pas, continua-t-il. A votre aise. Mais ce n'est pas moi qui parle. C'est le *most prominent citizen* M. Langford, un des premiers explorateurs de cette région. Vous trouverez son ouvrage à la bibliothèque de l'hôtel. Il raconte qu'un soir deux de ses compagnons, curieux de savoir si l'eau des sources thermales était propre au blanchissage, et sans doute désireux aussi d'avoir du linge propre, trempèrent dans un bassin de la vallée une de leurs chemises préalablement passée au savon. Mais quel ne fut pas leur désagréable étonnement de voir l'eau de la source se retirer subitement en leur arrachant brutalement des mains la chemise et disparaître avec elle dans les entrailles de la terre. Le lendemain matin, encore mal remis de leur émotion, les deux amis revinrent au même endroit pour faire une étude approfondie de cette source indélicate.....

— Et sans doute la marquer du classique écriteau : « Méfiez-vous des pickpockets, » comme dans les gares de Londres?

— Peut-être. Le savant explorateur est muet sur ce point. Mais ce qu'il affirme, c'est que tout à coup des bruits sinistres, accompagnés de violents bouillonnements, se firent entendre sous terre, et bientôt, par l'orifice de l'ex-source, jaillit à une hauteur considérable une colonne d'eau et de vapeur qui, en retombant, déposa aux pieds de son légitime propriétaire la chemise de la veille.

— Blanchie, au moins?

— Encore un point sur lequel l'auteur ne s'explique pas. Voyez-vous, le grand tort des historiens est de ne pas être assez précis. Ainsi, on n'a jamais su si l'Etna avait fait cirer les sandales d'Empédocle avant de les renvoyer. L'honorable M. Langford est resté dans le même vague.

(*A suivre.*) **Carcenac.**

JAMAIS D'ACCORD

On n'a jamais trouvé disant la même chose
Un Marseillais de race et puis un vrai Gascon;
En parlant du *Congo*, plus exquis que la rose,
L'un dit qu'il est parfait, l'autre qu'il est très bon.
A. Tartarin à Victor Vaissier, le savonnier parisien.

A LA BOURSE

La dernière liquidation a montré que les acheteurs n'étaient plus pour le moment d'aussi bonne qualité que par le passé; aussi l'argent demandé pour les reports a-t-il été un peu plus exigeant. Cette constatation a eu pour effet d'amener des réalisations assez nombreuses et les cours ont sensiblement reculé; puis il y a eu reprise parce que la place s'est trouvée ainsi un peu allégée.

Ce dont on s'occupe actuellement, c'est de l'emprunt de 200 millions que la Ville de Paris va émettre le 21 avril.

La Ville, avec un courage que n'a pas eu l'Etat lors de la conversion du 4 1/2 0/0, va aborder un type nouveau, l'obligation 2 1/2 0/0, qui semble bien devoir être le type de l'avenir pour la rente française.

Les obligations de la Ville seront émises à 340 francs remboursables à 400 francs et rapporteront 10 francs brut. Il y aura quatre tirages par an portant sur un total de 800,000 francs.

La Ville divisera ces obligations en quarts pour les souscripteurs qui le demanderont.

Très probablement, l'emprunt sera plus que couvert, si l'on en juge par ce fait que cette semaine on négociait déjà à la Bourse les nouveaux titres non encore émis, avec une prime de 17 francs.

Notons que les versements sont échelonnés sur une période qui prend fin le 31 mai 1899.

LOSANGE SYLLABIQUE

A M. J. D., ex-caporal au 83e de ligne, à Rouen.

Lorsque mon quatrième
A trois de mon premier,
Il fournit mon deuxième,
Dont tire chaque jour bon parti le fermier.
Dans tout le monde entier,
Entre peuples rivaux existe mon troisième.
Et, lecteur, en toi-même,
Tu peux voir mon dernier.

A. Frémendity.

AVIS AUX DEVINEURS.

Les solutions doivent être parvenues le lundi soir, *au plus tard, au rédacteur en chef du* Journal illustré.

SOLUTION DU MOT CARRÉ DANS UN Llosange

```
        D
      P I F
    E R A R D
  P R I M A I S
D I A M A N T I N
  F R A N G E S
    D I T E S
      S I S
        N
```

SOLUTIONS JUSTES

Alfred Poulain. Blanche Briatte, à Prémont. Café des Promenades, à Bapaume. Mickaël d'Aytré au 125e. Cocardasse et Passepoil à Courville. Un Pain pot lait. P. Thomas. Cousin Jules, à Villeneuve-l'Archevêque. Coquinasse et Rbrousspoil, à Reims. Un parapluie d'Angers. Un Spirite. Le géant de Marseille. Le petit potache, à Reims. Tirésias, à Domène. Un Œdipe montmartrois. Old Tom tavern, à Bruxelles. A. Marchal, à la Plaine-Saint-Denis. Le petit Martinayré, à Réalmont. Le Bol à Blesmes. Hunbry Ansonnet. Nico et sa moitié à Orléans. Delouye-Lefèvre, Saint-Georges-Motelle (Eure).

Le Petit Journal

Le plus fort tirage du Monde entier

Tous les jours
UN MILLION
d'exemplaires

LE NUMÉRO
5 centimes

DIRECTEUR POLITIQUE :
H. MARINONI

ABONNEMENTS

TROIS MOIS
Paris . . . . . 5 fr.
Départements . . . . 6 —

SIX MOIS
Paris . . . . . 9 fr.
Départements . . . . 12 —

UN AN
Paris . . . . . 18 fr.
Départements . . . . 24 —

Il publie deux feuilletons inédits :

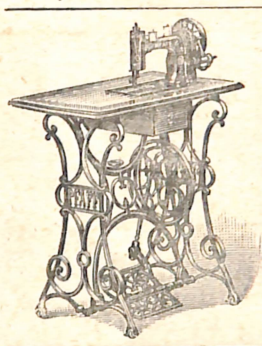
PANTALON ROUGE
et
LE DRAME DE BICÊTRE

TOUS LES DIMANCHES
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ EN COULEURS
Nouvelles choisies avec le plus grand soin
Articles variés — Science familière — Relations de voyages
HUIT PAGES DE TEXTE
Le numéro 5 centimes

FAUTEUILS à manivelles et à grandes roues avec BRANCARDS en fer et articulés.
DUPONT
Fournr des Hôpitaux
à PARIS
10, R. Hautefeuille
Envoi franco du Catalogue.

CRÉDIT LYONNAIS

Prêts sur Titres. — **Escompte** et **Recouvrements**. Délivrance de **Chèques, Traites, Lettres de Crédit, Garde de Titres**. Ordres de **Bourse**. — **Souscriptions**. Location de **Coffre-forts**. — Vente et achat de monnaies **étrangères**. Escompte de **Coupons divers**. — **Paiement** immédiat, sans aucun frais, de **coupons** Paris-Lyon-Méditerranée, Ouest, Orléans, Est et Midi. **Paiement** sans frais des **coupons échus des Rentes françaises et Obligations** Ville de Paris.



N'achetez que les
MACHINES A COUDRE
PFAFF
Pour Familles, Lingères, Couturières Tailleurs, etc.
Derniers perfectionnemts
EN VENTE
Chez les principaux marchands

LE GÉRANT : **G. LASSEUR**

Imprimé à Sceaux par CHARAIRE et Cie,
sur les machines MARINONI. (Encre Lorilleux.)

PRIX : 15 CENTIMES — Nº 15 — 15 AVRIL 1894 — 120

PANTALON ROUGE, feuilleton du Petit Journal, par **Jules MARY**

... Et fléchissant tout à coup, l'aveugle tomba à genoux.

Dessin de LIX. — Gravure de MÉAULLE.

BROWN-SEQUARD

M. Brown-Sequard est mort presque subitement, d'une congestion cérébrale.

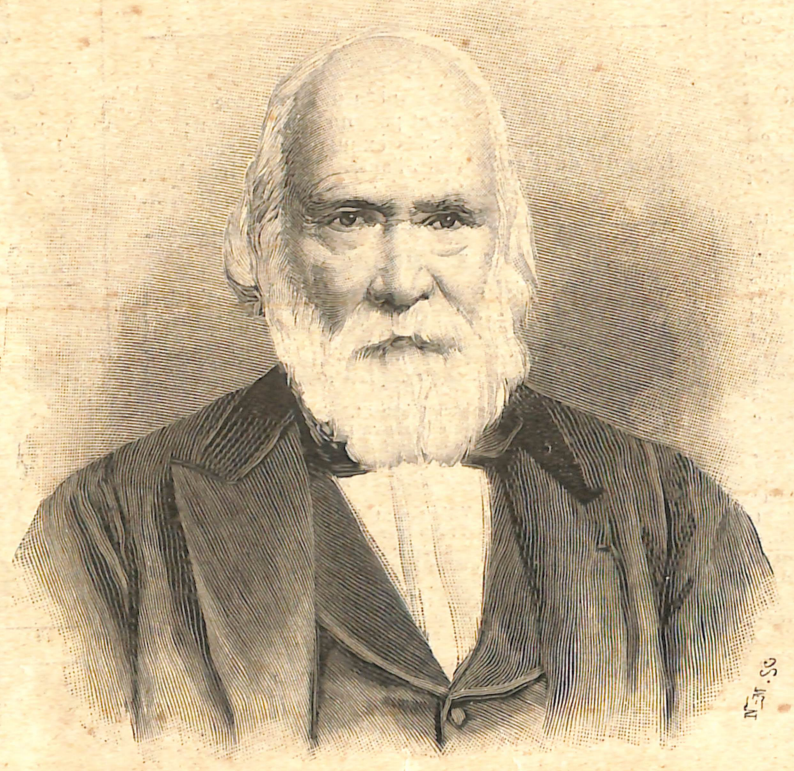
Le savant professeur était né, en 1818, à Port-Louis (île Maurice), d'un père américain, M. Brown, de Philadelphie, et d'une mère française, Mlle Sequard.

Les plus hautes distinctions avaient été la légitime récompense de la glorieuse carrière du savant : le défunt était, depuis 1878, professeur au Collège de France, où il avait remplacé Claude Bernard dans la chaire de physiologie expérimentale; membre de l'Académie des sciences depuis 1886 et président de la Société de biologie, depuis la mort de Paul Bert, survenue en 1887.

Brown-Sequard avait été marié trois fois, la première à Hélène Hetcher, la deuxième à Maria Carlisle, et enfin à Emma Dahire, qu'il avait perdue, il y a deux ou trois ans, à Nice. Il ne s'était jamais remis de la violente secousse que cette mort lui avait causée.

Les obsèques civiles de M. Brown-Sequard ont eu lieu au cimetière Montparnasse.

Les grands savants, a écrit un de ses historiographes, M. E. Gautier, les grands savants, qu'on se représente volontiers avec un cœur racorni, mangé par le cerveau, cuirassés de scepticisme et d'indifférence, et systématiquement étrangers aux émotions du vulgaire troupeau, sont souvent, au contraire, des sensitifs et des tendres. Le professeur Brown-Sequard est un nouvel et touchant exemple de cette vérité méconnue. Il avait, perdu une compagne adorée : il n'a pu survivre à cette inconsolable douleur contre laquelle nulle « dynamogénie » extérieure n'aurait pu prévaloir. Désormais, l'existence, brisée et vide, lui était à charge. Il n'a pas pu — ou il n'a pas voulu — réagir. lui, cependant, qui mieux que personne connaissait les secrets de l'organisme et savait, quasiment à volonté, créer de la force vitale.



LE DOCTEUR BROWN-SÉQUARD

Gravure de NAVELLIER, d'après le tableau de M. Serendat de Belzim.

Malgré qu'il fût plus que septuagénaire, on peut presque dire que Brown-Sequard meurt jeune, tant il avait encore d'alacrité, de verdeur, de pétulance et d'énergie. Et ceux qui l'ont vu, il y a seulement six mois, avec ses yeux de flamme, dont son épaisse toison d'argent et son teint olivâtre attisaient encore l'éclat exalté, remuant, laborieux et combatif comme à trente ans, n'auraient jamais consenti à prévoir que la fin pût être aussi prochaine.

La mort de Brown-Sequard sera un irréparable deuil non seulement pour la science française, mais pour le monde savant tout entier. Au demeurant, si la France, dont il restera comme l'une des gloires les plus complètes et les plus pures, était devenue sa patrie d'adoption, qu'il servit toujours avec une impeccable fidélité, c'était plutôt une figure cosmopolite. D'origine britannique, comme l'indique son nom (il était né à l'île Maurice et parlait l'anglais aussi élégamment que le français), il avait successivement professé la physiologie en Angleterre, en Amérique, à Paris, enfin, où il occupait la chaire illustrée par Claude Bernard, dont, seul peut-être des hommes de sa génération, il était de taille à porter sans fléchir l'écrasant héritage.

Dans le grand public profane, on ne connaît guère Brown-Sequard que par le philtre fameux qu'il avait, il y a cinq ans, si crânement lancé dans la circulation, au mépris des plaisanteries faciles et des quolibets de mauvais goût, et qui gardera son nom dans l'histoire.

De cette méthode, on peut dire qu'elle a galvanisé plus d'un agonisant, guéri plus d'un malade qu'on croyait incurable, rendu la confiance et le ressort à plus d'un deliquescent désespéré, et rien ne nous interdit de croire, à l'heure actuelle, que c'est dans l'emploi judicieux des sucs organiques et des sécrétions glandulaires — ces sels rajeunisseurs de la pile nerveuse — que réside le germe paradoxal mais fécond de la thérapeutique de l'avenir.

Mais il s'en faut que la découverte de la méthode séquardienne, aujourd'hui populaire dans l'univers entier, soit le seul, ni même le principal titre du grand homme à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité. Avant de révolutionner la médecine, il avait révolutionné la physiologie.